

L'HUMANISTE

Baltasar de Céspedes

RUED'ULM

L'Humaniste

La vie de l'humaniste espagnol **Baltasar de Céspedes** est mal connue. Il meurt en 1615, l'année où Cervantès publie la seconde partie de *Don Quichotte*. Né à Grenade vers le milieu du XVI^e^ siècle, il fréquente en sa jeunesse le cercle de Diego Hurtado de Mendoza, puis se forme à l'école du grand humaniste Antonio Agustín et, sans doute, à celle de Pedro Juan Núñez, à Valence. Dès 1583, il enseigne la rhétorique et la grammaire à l'université de Salamanque, obtenant en 1596 la chaire de Prime de grammaire. Marié à la fille du Brocense (Sanctius), l'illustre humaniste, il joue un rôle important dans la vie universitaire. En 1609, il reçoit à l'unanimité la chaire supérieure de grec, avec une augmentation de salaire confirmée par Philippe III. Humaniste renommé, il est fréquemment consulté et chargé de missions officielles. Son œuvre, qui porte principalement sur la rhétorique, la grammaire et la poétique, est restée longtemps inédite. *L'Humaniste* (1600) est son texte le plus célèbre.

Cette édition est le fruit d'un travail collectif de traduction et d'annotation, réalisé en séminaire à l'École normale supérieure sous la conduite de **Roland Béhar**. Agrégé d'espagnol, celui-ci est maître de conférences habilité à diriger des recherches à l'ENS-PSL et membre de l'Item, spécialiste de littératures romanes de la Renaissance, du pétrarquisme, de l'histoire de l'humanisme et des rapports poétiques entre Italie et Espagne. Son HDR (2022) a porté sur l'emploi par la littérature espagnole, depuis Antonio de Nebrija jusqu'à Cervantès, de la fiction épigraphique inspirée par le goût de l'antique. Il a redécouvert récemment un texte de l'auteur de *Don Quichotte* qui jette une lumière nouvelle sur ses dernières années. On lui doit par ailleurs des ouvrages sur la littérature latino-américaine des XIX^e^ et XX^e^ siècles (J.-L. Borges, V. Ocampo, J. Lezama Lima aux éditions Rue d'Ulm) et une nouvelle traduction des lettres de Frida Kahlo à Diego Rivera (Rivages, 2026).

Collection Versions françaises

Baltasar de Céspedes

L'Humaniste,
ou Discours sur les lettres humaines

Traduit de l'espagnol et annoté
sous la direction de Roland Béhar
avec Thomas Rique, Emma Serb, Aurélien Sicart et Zoé Weil
Postface de Roland Béhar

Préface de Stéphane Van Damme

RUED'ULM

Image de couverture :
D'après Albrecht Dürer, *Main tenant un livre entr'ouvert*, 1506,
dessin au pinceau avec rehauts de blanc, 19,1 x 25,2 cm. Vienne, Albertina.

Nous appliquons dans ce livre la plupart des rectifications orthographiques de la dernière réforme de l'Académie (JO du 6 décembre 1990).

© Éditions Rue d'Ulm/Presses de l'ENS-PSL, 2026 pour l'édition française
45, rue d'Ulm – 75230 Paris cedex 05
www.presses.ens.psl.eu
ISBN 978-2-7288-0911-0
ISSN 1627-4040



Préface

À l'heure où les valeurs de l'humanisme semblent fragilisées dans le monde contemporain, les leçons de Baltasar de Céspedes résonnent avec une singulière actualité. On a souvent considéré la péninsule Ibérique comme marginale dans le grand mouvement humaniste européen : trop tardive selon certains, trop chrétienne selon d'autres. Cette lecture, longtemps dominante, mérite d'être révisée. La belle édition critique que nous offre ici Roland Béhar, éminent spécialiste du Siècle d'or, avec un groupe d'étudiants de l'École normale supérieure, y contribue avec éclat. Rédigé en 1600 et d'abord diffusé sous forme manuscrite, *L'Humaniste* apparaît comme un manifeste vibrant pour un humanisme espagnol pleinement conscient de lui-même.

Professeur de grec à l'université de Salamanque, né à Grenade sans doute vers 1550, Céspedes fut reconnu de son vivant comme un helléniste accompli et l'un des représentants marquants du Siècle d'or. Son traité, sans doute son œuvre majeure, dessine d'abord la figure de l'humaniste idéal, inspirée de Platon et de Cicéron, avant de définir l'humaniste réel, qu'il conçoit comme un philologue chrétien. Il distingue soigneusement le véritable humaniste du simple grammairien, dont la maîtrise du latin demeure superficielle.

Pédagogue attentif, il propose un plan des études littéraires qui s'inscrit dans le vaste mouvement de réorganisation des programmes à la fin du xvi^e^ siècle, dont le *Ratio studiorum* jésuite constitue l'aboutissement emblématique. Longtemps resté en marge du canon, *L'Humaniste*

appartient à ces textes discrets mais décisifs qui éclairent une époque tout entière. Aux fondements de la pratique humaniste, Céspedes place ce double ressort que sont la langue et les choses. La connaissance linguistique s'articule à la mobilisation des *res* – tirées de l'histoire, de l'antiquité, de la mémoire civique. On reconnaît là, au-delà des échos foucaldiens, la structure même de l'enseignement rhétorique de la Renaissance tardive.

La pratique humaniste se déploie ainsi dans les exercices de commentaire, de traduction et d'explication des auteurs, au moment précis où l'enseignement de la rhétorique se normalise dans les collèges européens. Les exercices visent explicitement la capacité à écrire, à composer, à mettre en scène une culture rhétorique maîtrisée. La production de discours, d'emblèmes ou de devises inscrivait le maître dans le travail de la mémoire. Or, l'Europe connaît à la fin du xvr^{e} siècle de profonds remaniements de ses institutions scolaires avec l'arrivée de nouveaux ordres enseignants et la multiplication des collèges jésuites. En matière d'enseignement de la rhétorique, les *Constitutions* de la Compagnie de Jésus prévoyaient qu'un livre de cours, rédigé par le professeur, fût recopié par l'élève dans des *libros de papeles* ; les plus avancés travaillaient ensuite sur de simples *papeles*, favorisant la mémorisation orale avant de revenir au cahier. Comme l'a souligné Pierre-Antoine Fabre, cette pratique combine, au moment même où s'affirme une culture de l'imprimé, les vecteurs anciens – oral et manuscrit – et les supports nouveaux. La présentation matérielle du traité proche des cours enseignés suggère une circulation élargie.

Sur le plan doctrinal, les équilibres traditionnels de la rhétorique se modifient. Si la division canonique – invention,

disposition, élocution, action et mémoire – demeure, l'accent se déplace vers l'élocution : description, période, amplification deviennent centrales. Comme l'a montré Marc Fumaroli, l'Europe de ces années voit coexister une rhétorique des « peintures », attachée à la vivacité descriptive, et une rhétorique plus « profonde », qui maintient l'attention portée à l'invention et à la disposition dans un contexte où le genre démonstratif gagne en prééminence. Dans l'enseignement de la rhétorique, le déclin relatif des genres judiciaire et politique au profit du sermon et de l'éloge historique, ainsi que l'affaiblissement du discours scolastique sur les passions, signalent ces recompositions internes.

Le contexte ibérique est ici décisif. Contrairement à l'Italie ou à l'Allemagne, où l'humanisme fut parfois associé à des ruptures marquées avec la culture médiévale et scolastique, l'Espagne offre l'exemple d'un humanisme plus intégré aux universités et à la tradition chrétienne. Il n'en promeut pas moins une réflexion exigeante sur l'individu, l'éducation et la morale, comme l'illustre l'École de Salamanque. Les historiens ont depuis longtemps souligné les équivalences européennes – pensons à Juan de Valdés et à la diffusion de l'érasmisme – ou encore les articulations fécondes entre humanisme et mystique. Loin d'être une simple transposition du modèle italien, l'humanisme espagnol apparaît comme une adaptation créative et située.

La présente édition s'inscrit ainsi dans un renouvellement historiographique majeur. L'humanisme n'y est plus seulement envisagé comme un corpus doctrinal, mais comme un ensemble de pratiques savantes. Dans la perspective ouverte par Anthony Grafton, l'attention se porte sur la philologie, la critique des textes, les techniques de

l'annotation. L'Espagne révèle, à l'université d'Alcalá, une forte tradition de philologie biblique – illustrée par le projet de Bible polyglotte – et, à Salamanque, une réflexion approfondie sur l'autorité des textes, dont témoignent les travaux de Luis de León.

Ces recherches croisent également l'histoire de la culture écrite. À la manière de Roger Chartier, on s'interroge sur la matérialité du livre, les pratiques de lecture, la circulation des traductions, les appropriations sociales des œuvres, y compris sous le régime de la censure inquisitoriale. On rejoint aussi les questionnements d'Ann Blair sur la gestion de la masse croissante des savoirs, ou ceux d'Isabelle Pantin sur les interactions entre philologie et sciences.

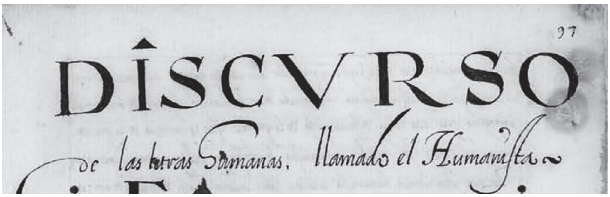
Roland Béhar ne se contente donc pas d'un travail de commentaire classique. En replaçant le traité dans son contexte historique, intellectuel et éditorial, ainsi que dans la trajectoire personnelle de son auteur, il propose une lecture dense qui dépasse l'exégèse pour devenir une véritable relecture critique de l'histoire culturelle européenne à partir de l'observatoire de l'Espagne. L'enjeu principal tient ici à la réhabilitation de l'humanisme espagnol, souvent considéré dans l'historiographie classique de manière défavorable. Autrement dit, par ce geste critique, Roland Béhar modifie notre compréhension des équilibres culturels en Europe à l'époque moderne.

Ainsi resitué dans ces dynamiques européennes et impériales – droit des Indiens, commerce international, astronomie nautique, cosmographie –, le traité de Céspedes apparaît comme un véritable laboratoire de savoir. Loin d'un humanisme périphérique ou attardé, il témoigne d'une culture savante capable d'intégrer tradition et innovation, manuscrit et imprimé, rhétorique et science.

Cette nouvelle édition dont il faut souligner la très grande qualité, nous invite donc à reconsidérer l'humanisme espagnol non comme une exception ou un retard, mais comme une composante essentielle d'une histoire connectée des humanités européennes. Lire aujourd'hui *L'Humaniste*, c'est moins se tourner vers un passé figé que reconnaître une interrogation toujours vive sur la nature du savoir humaniste. Cette édition nous propose ainsi de redécouvrir une voix singulière de la culture savante européenne.

Oxford, le 19 février 2026
Stéphane Van Damme

L'Humaniste,
ou Discours sur les lettres humaines



Baltasar de Céspedes, *Discurso de las letras humanas*, titre de la première page, Madrid, Biblioteca nacional de España, ms. 8075, p. 97.

POUR TOUS LES ARTS [1], pour toutes les sciences, il est extrêmement utile de connaître leur description générale, avec, sommairement, leurs parties principales et, par histoire et récit [2], tout leur détail. Aristote, maître de tout ordre et de toute méthode, appelle cela dans le *De partibus animalium* la *paideia* [3], et il est de première importance que celui qui apprend un art connaisse par le menu ce qu'il en sait et ce qu'il lui reste à en savoir, et à quel point il en est de son apprentissage. C'est pourquoi mon propos, en ce traité, est de décrire brièvement ce qu'on appelle vulgairement [4] *humanité* ou *lettres humaines*, trop souvent connues plus par le nom, que par les faits [5]. [1]

Tout le monde évoque les lettres d'*humanité* et a souvent à la bouche le nom d'*humanistes*. Cependant, si nous demandons ce que sont les lettres d'*humanité* et ce que professe celui que nous appelons *humaniste*, quelles sont les parties de son art et ce que chacune d'entre elles contient, rares seront sans doute ceux qui sauront nous répondre. Cet art a en effet été lésé par tous les autres : tous en ayant eu besoin, chacun en a pris la partie qui lui était nécessaire. Comme les professeurs de tous ces arts [2]

trouvèrent en chacun d'entre eux très bien traité ce que les savants de leur art y avaient pris aux lettres humaines, ils ne crurent point nécessaire d'apprendre d'autres maîtres ce qu'ils trouvaient déjà complètement auprès des leurs. Ainsi, croyant que cela relevait de leur art, ils ne le reconnurent pas comme appartenant à un autre art et, entendant parler d'*humanistes* et de *lettres d'humanité*, ils imaginèrent que ces vocables désignaient tout à fait autre chose que ce que c'est en réalité. L'ignorance de ce qu'il contient fait que ce nom d'*humaniste* est indignement attribué à qui ne l'est pas : les uns appellent *humanistes* ceux qui savent un grand nombre de vers par cœur, les autres ceux qui professent un latin un peu plus raffiné, d'autres ceux qui connaissent les fables et les histoires humaines [6], d'autres ceux qui savent quelques bribes de grec, et d'autres encore ceux qui sont bien loin de savoir ce à quoi le nom d'humaniste oblige.

[3] Venons-en à notre propos : nous comprendrons l'ensemble de cet art sous ses vocables et sous ses fins, sans rien négliger de ce qui lui appartient ni lui attribuer ce qui ne lui appartient pas.

[4] Les lettres humaines peuvent se réduire à deux parties principales : l'une traite de la langue, l'autre des choses.

[5] La partie relative à la langue se divise en trois : l'intelligence de la langue, sa raison et son usage. L'intelligence de la langue s'obtient par la lecture de tous les auteurs anciens grecs et latins, et aussi par la lecture des pierres et des médailles anciennes, pour laquelle il faut savoir interpréter les chiffres ou notes dont usaient les anciens [7]. La théorie de la langue, qu'on tire de l'observation, s'apprend des grammairiens anciens, auxquels il faut en venir après l'intelligence de la langue [8]. L'usage de la langue,

qui consiste à le parler ou à l'écrire, en prose ou en vers, dépend entièrement de l'imitation des auteurs anciens de cette langue dont nous souhaitons acquérir l'usage.

L'autre partie principale de tout cet art, la considération des choses, comprend trois autres éléments, points ou chefs principaux : elle comprend la *connaissance* des choses, leur *action*, et enfin l'*instrument* de la connaissance ou de l'action. La *connaissance* des choses se divise en deux parties : elle appartient soit à l'histoire ou à la simple narration des faits, soit à la contemplation et à la spéculation des choses. J'appelle *action* des choses les œuvres que l'humaniste se doit d'écrire comme tel et qui n'appartiennent à aucun autre artisan : les commentaires des poètes, historiens et orateurs, les traductions d'auteurs d'une langue à une autre, les corrections de livres, les diverses leçons [9], les poèmes, les discours et les dialogues. J'appelle, enfin, l'*instrument* de ces deux choses l'admirable emploi de la logique ou de la dialectique, par lequel l'humaniste pourra entendre et juger toute œuvre écrite par un autre et, lui-même, faire de nouveau n'importe laquelle d'entre elles [10]. [6]

Voilà donc, brièvement résumé et rapporté, ce que contiennent les lettres humaines. Maintenant, en suivant ce même ordre, nous traiterons de chacune de leurs parties en descendant au plus particulier* [11]. [7]

I. Les mots

1. L'intelligence de la langue

[1] Les langues que l'humaniste a pour obligation de savoir sont le latin et le grec, car l'hébreu est réservé à la Sainte Écriture et ne s'étend pas à d'autres choses, même si on tient des rabbins anciens, interprètes hébreux de l'Ancien Testament, quelques connaissances relatives à l'histoire et à la philosophie ; l'humaniste peut cependant bien ignorer ces dernières sans encourir de reproche, de sorte que cette langue peut être laissée aux seuls théologiens qui traitent de l'explication des lettres divines [12].

[2] L'humaniste dont nous traitons se doit d'acquérir l'intelligence des langues latine et grecque par la pratique continue et l'observation des auteurs anciens de ces deux langues. Elles sont si liées entre elles et la latine dépend tant de la grecque qu'il est impossible de comprendre bien et parfaitement la latine sans connaître la grecque [13]. Les anciens Romains savaient l'une et l'autre par la pratique et la communication, car la latine leur était propre comme nous l'est l'espagnole, et ils apprenaient la grecque par le commerce continu qu'ils avaient avec les Grecs, de même que, de nos jours, les Biscayens, les Catalans et les Valenciens savent les langues dans lesquelles ils naissent et, par communication, la langue castillane. C'est ainsi qu'à Rome on parlait à l'ordinaire plus le grec que le latin, et ce qu'on appelait les lettres grecques, dont on dit que Marcus Caton les apprit en sa dernière vieillesse, étaient non pas la langue grecque, que Caton connaissait déjà

bien [14], mais ce qu'on appelait lettres grecques étaient les arts et les sciences que les Latins tenaient des Grecs : rhétorique, dialectique, philosophie et mathématiques [15].

De nos jours, il n'est pas, dans le monde entier, de [3]
peuple qui parle le latin et le grec. Le latin s'est entièrement perdu depuis l'attaque des nations barbares : Goths, Alains, Huns et autres, qui, conquérant l'Italie, introduisirent par leur domination leur langue barbare, laquelle corrompit la pureté du latin [16]. Cette peste frappa également l'Espagne, où on parlait la langue romaine car cette terre était presque entièrement peuplée de Romains. C'est pourquoi nous appelons la langue espagnole que nous parlons aujourd'hui le *romance*, comme si nous disions « langue romaine » [17] : bien qu'elle soit une corruption de la latine, elle demeure encore si conforme à celle-ci qu'on a fait bien des écrits qui, avec les mêmes lettres et syllabes, sont latins et castillans [18] : ainsi d'un éloge de l'arithmétique dans le livre de l'archevêque Silíceo [19] et d'autres compositions parmi les œuvres du maître Oliva [20] ; et le maître Martins, qui tint la chaire de Prime de grammaire à Salamanque, place une grande composition de cette manière dans des *Declamationes* qu'il fit imprimer à la fin de son *Ars* [21] ; et un certain licencié Aguiar, avocat à Valladolid, imprima une longue composition en tercets de la même manière [22]. De sorte que notre langue castillane est du latin corrompu, comme on peut le vérifier pour presque tous les vocables, sauf pour ceux pris aux Arabes et aux Maures qui longtemps maintinrent assujettie la majeure partie de l'Espagne [23].

La même corruption affecta la langue grecque ancienne, [4]
par l'injure que lui firent les nations barbares auxquelles la Grèce est assujettie de nos jours [24]. Ainsi, de cette langue si polie, elle en est venue à être très barbare et grossière,

par corruption des vocables propres et par introduction de nombre de vocables turcs et esclavons [25]. La langue des livres anciens n'est même plus comprise des Grecs natifs d'aujourd'hui, sauf s'ils l'apprennent par l'étude, tout comme nous [26], et ceux qui font cela sont très peu nombreux, car le Turc, leur seigneur, leur interdit l'étude des lettres. Tous, même les prêtres et les religieux – dont ceux de l'habit et de l'ordre de Saint-Basile, présents ici en très grand nombre [27] –, sont ignorants : ils ne l'étaient pas avant d'apostasier du Siège apostolique et de s'écarter de la concorde du Concile de Florence, auquel s'étaient rendus nombre de grands érudits, tel le patriarche Jean, le grand cardinal Bessarion dont nous conservons aujourd'hui les œuvres [28]. L'empereur Paléologue de Constantinople était venu assister en personne à ce Concile : une fois de retour dans son empire, s'écartant de l'obéissance qu'il avait jurée au Pontife romain, il perdit son empire lorsque les Turcs s'en emparèrent et c'est ainsi que fut perdue toute cette fine fleur de la Grèce [29]. Après avoir été la plus éclairée des nations, la plus raffinée et la plus sage, elle en est venue maintenant à être la plus obscure et basse, la plus rustique et la plus ignorante de toutes celles qui existent. Il en résulte comme seul avantage que, comme ils n'entendaient pas les livres qu'ils tenaient des grands savants, car ils sont écrits en cette langue ancienne qui était déjà corrompue parmi eux, ils apportèrent ces livres pour les vendre en diverses parties d'Europe, en Italie, en France, en Allemagne et en Espagne, qui se sont enrichies de ces grands trésors qui n'étaient plus d'aucune utilité pour les Grecs barbares. C'est ainsi que la bibliothèque Vaticane est emplie de grands exemplaires manuscrits, de même que la grande bibliothèque que le roi Don Philippe a laissée en Espagne à

San Lorenzo el Real [30]. La langue que parlent aujourd'hui les Grecs n'est donc plus celle des livres : eux-mêmes appellent le grec des livres gréco-latin – car il doit s'apprendre par des préceptes, comme le latin – et celui qu'ils parlent, gréco-vulgaire – car il est parlé du vulgaire [31].

On ne parle donc nulle part purement le latin, pas [5]
plus que le grec. Ces deux langues s'apprennent par les livres écrits au moyen d'elles, pour l'intelligence desquels il faut se servir des préceptes de la grammaire, qui sont les premiers préceptes de l'art [de l'humaniste] et qui seront de profit pour l'intelligence de ces langues. Sont utiles, en outre, les vocabulaires composés par des hommes experts en ces langues, avec lesquels l'humaniste doit repasser tous les auteurs anciens qu'on dit classiques [32] et qui font autorité dans ces langues, afin de tous les comprendre sans en négliger aucun : cette leçon procure l'intelligence de la langue, qui est la première partie de ce chapitre ou matière principale, laquelle se rapporte à la langue.

2. La théorie de la langue

La théorie de la langue est la deuxième section de [1]
cette première partie, et elle comprend tous les préceptes des langues, dont l'art de la grammaire a la charge. Cet art, en quelque langue que ce soit, s'apprend plus facilement une fois la langue connue qu'avant de la connaître : c'est pour cela que je dis que l'intelligence de la langue précède sa théorie. Cela ne se comprend qu'au prix d'une précision : il faut tirer de la théorie de la langue quelques principes préalables à son intelligence, mais si peu que, en en gardant l'essentiel, on puisse se contenter du système de déclinaison et de conjugaison, et d'une connaissance

élémentaire des parties du discours et de ses accidents [33]. Comme cette précision n'a pas été comprise, une confusion intolérable s'est introduite dans l'étude de ces langues, puisque ceux qui les enseignent croient que toutes les règles de la grammaire sont nécessaires à l'intelligence de la langue ; mais ces règles, en tant que remarques, parfois très rares et extraordinaires, sur cette dernière*, ne peuvent pas être correctement comprises si on ignore la langue, comme nous le voyons dans notre langue : qui la connaît en comprend aisément la moindre subtilité et observation, impossible à comprendre pour qui ne le connaît pas. C'est ainsi qu'en Italie, où l'enseignement du latin est meilleur, on n'enseigne rien au préalable si ce n'est le Donat [34], où on apprend les déclinaisons, les conjugaisons et une pratique rudimentaire des parties du discours.

[2] Ensuite on entre dans la construction des auteurs [35] et, une fois la langue apprise, chacun lit pour son compte Priscien, Diomède, Sosipater Charisius et d'autres anciens, et les modernes qu'il souhaite, pour connaître la théorie de cette langue qu'il comprend déjà [36]. C'est là le meilleur ordre qui existe en cette matière.

[3] La grammaire enseigne donc la théorie de la langue, dont il faut connaître les quatre parties en entier : orthographe, prosodie, étymologie et syntaxe.

3. De l'orthographe

[1] L'orthographe enseigne l'agencement des lettres et la justesse de l'écriture, et elle tire son nom d'*orthos* (qui en grec veut dire *recte*) et de *grapho* (en latin *scribo*). C'est la bonne façon d'écrire, non pas en ce qui concerne la forme des lettres, mais en ce qui concerne la correction de l'écriture.

Cet art comprend deux parties : la première, la [2]
théorie des lettres et des diphtongues, et la seconde, l'enseignement des lettres avec lesquelles on doit écrire chaque vocable. Il est très facile de connaître la première partie par les préceptes des grammairiens, en particulier par Priscien (qui a très longuement écrit à ce propos), Terentianus Maurus au début de son œuvre, Martianus Capella et beaucoup d'autres [37]. La seconde partie, qui traite des lettres avec lesquelles on doit écrire chaque vocable, est bien plus difficile, parce qu'on ne peut pas connaître cela sans connaître chaque vocable en soi, d'où il vient et descend, et comment il se transforme d'une langue à l'autre, ce qui est le fruit d'un grand travail et d'une longue observation ; et, même dans ce cas, il y a divergence d'opinions, puisque certains écrivent un vocable d'une manière et d'autres, d'une autre. Cette divergence se trouvait déjà parmi les anciens, comme le montrent les témoignages de Varron, de Cicéron dans le livre *De oratore* – où il traite longuement de ce sujet –, de Quintilien et des grammairiens anciens ; et parmi les modernes, le sujet a été traité par Alde Manuce, fils de Paul, dans son *Orthographia*, par Francisco Meneses et, dernièrement, par Juste Lipse dans son livre *De pronuntiatione veteri* [38].

Si l'on n'a pas cette connaissance des étymologies [3]
des vocables, on peut s'appuyer, pour l'orthographe, sur l'observation continue des livres bien imprimés, labeur qui, bien que long à première vue, s'effectue en peu de temps, si l'on procède avec circonspection et vigilance.

À cette partie appartient le domaine des points du [4]
discours ou des clauses, qui sont les signes des pauses devant être faites pendant la lecture de tout écrit. Avec le temps, ils ont subi une variation, car nous voyons que les